

Meziane, 62 ans, Paris (75)

Mes très chers enfants,

Vous avez vécu en Algérie tandis que je résidais en France, et ce depuis votre plus jeune âge. On a pris l'habitude de correspondre et d'échanger des nouvelles par téléphone. Vous avez grandi sans que je sois à vos côtés pour veiller à votre éducation et partager avec vous le quotidien. Je n'ai pas pu jouer mon rôle de papa présent physiquement auprès de vous, je n'ai pas entendu vos premiers mots, ni suivi vos premiers pas.

Quand vous étiez petits, je ne voulais pas ajouter à ma souffrance à la tâche difficile que votre maman avait déjà, puisqu'elle veillait seule à votre éducation. Je voulais au contraire vous protéger par mon silence et aider ainsi, même de loin, votre maman. J'ai donc gardé pour moi mes sentiments, et Dieu seul sait comme c'est difficile pour un homme de porter une telle souffrance sans la partager avec ses proches.

Cette lettre, je voudrais qu'elle vous dise les choses que j'ai tues pendant des années, par pudeur, par discrétion, par trop d'éloignement. Ces mots sont là pour mieux vous faire comprendre ce que j'ai vécu de loin, ce que j'ai ressenti. Aujourd'hui, je vous dois une certaine franchise, cette réalité qui fut la mienne durant ces années passées en France.

Il faut d'abord que vous sachiez que cet exil était forcé. Je n'ai pas choisi de venir vivre et travailler en France, ni d'être séparé de ma famille et de ne pas vous voir grandir. Et l'exil dans un pays étranger est toujours lourd de conséquences.

En fait, mon histoire est semblable à celle de milliers d'Algériens de ma génération, qui ont connu la guerre et ont salué haut et fort la libération de leur pays. J'ai participé à cette libération, j'ai mené des combats contre la colonisation avec les convictions d'un citoyen et je croyais que j'aurai une place dans l'Algérie indépendante.

Après la joie de 1962, la chute a été rude. Le peuple algérien a été très déçu de "l'indépendance" tant attendue. Une révolte a eu lieu en 1963 contre le pouvoir militaire et totalitaire. Après avoir cru à une Algérie démocratique, nous nous retrouvions face à une dictature qui muselait la voix du peuple. Ma déception était si grande que je ne peux vous la décrire. J'ai participé à cette révolte. La répression était une pratique courante, et c'est par miracle que j'ai pu finalement quitter l'Algérie. C'est ainsi que mon histoire d'exilé a commencé, le 5 avril 1964.

Je n'avais jamais cru un instant que je "suivrais la France", un pays qui évoquait pour moi le colonialisme, et encore moins "lui" demander du travail pour subvenir à mes besoins et à ceux de ma famille. C'était très difficile, et même pénible, de suivre "l'occupant", alors que j'avais cru à la construction d'une Algérie libre, démocratique et au service du peuple, et que ma place, naturellement, était en Algérie.

Mais, outre le pouvoir confisqué au peuple, le pays était en ruine, et il n'y avait pas d'emplois. La situation politique et le manque de travail m'ont poussé dehors. J'avais

21 ans, et au cœur l'espoir de revenir très vite en Algérie pour travailler à l'arrivée des "lendemains qui chantent". Le provisoire a en fait duré 41 ans.

Cela fait donc plus de 40 ans que ma vie se passe ici, à Paris, une vie ponctuée par ce mois d'été que je passais auprès de vous, trente jours chaque année où je mesurais votre taille, où je voyais vos sourires, où je pouvais vous regarder vivre. Jusqu'à ma retraite, notre vie commune s'est ainsi résumée à l'été, un temps imposé par ma vie de travailleur migrant, ouvrier chez Renault. Nos retrouvailles étaient fortes même si mon séjour était court, et le temps semblait toujours insuffisant pour mieux connaître.

J'ai d'abord travaillé jusqu'en 1968 dans une raffinerie de sucre, Says, puis j'ai connu un an de chômage avant de devenir ouvrier chez Renault, où j'ai fait toute ma carrière de 1969 à 2000 - j'ai d'ailleurs reçu plusieurs médailles du travail - une grande fierté !

Dès 1967, j'ai commencé à construire notre maison à Bouassem Tizi Ouzou. Je connais le métier de maçon et je profitais de chaque mois d'été pour avancer la construction, avec l'aide de mes frères. Dès l'année suivante, on pouvait y habiter, même s'il n'y avait pas encore un grand confort. En 1968-69, comme je suis resté plusieurs mois au chômage, les travaux ont avancé un peu plus vite. Mais il a fallu des années d'effort pour voir cette maison devenir ce qu'elle est aujourd'hui. Une année, j'ai refusé de prendre des vacances parce qu'il y avait tellement de factures à payer que je ne m'en sortais pas. Alors, j'ai un peu plus travaillé. Finalement, tout le monde a apporté sa pierre en quelque sorte : vous aussi, ça vous plaisait beaucoup de m'aider quand vous étiez petits.

Aujourd'hui, vous ne comprenez pas pourquoi je reste ici, en France. Et vos questions sonnent comme des reproches : "Pourquoi, maintenant, que tu es à la retraite, restes-tu en France, alors que peux rentrer chez toi ? Pourquoi payer un loyer en France, alors que cette somme serait plus utile à notre famille, en Algérie ?" Ces phrases, je crains de les entendre à chacun de mes retours au pays. Aussi, il faut que je parle, que je vous dise ce qui se joue dans ma vie de migrant d'hier et d'aujourd'hui, toujours entre ici et là-bas.

La réalité est toute simple, humaine : à mesure que les années passaient, mon monde se construisait sans vous, en France. Comme, de votre côté, la vie se tissait au quotidien sans moi. Le fossé s'élargissait de jour en jour entre nous. Je devins le "père étranger qui vient de l'étranger". Je me rappelle encore tous ces doigts d'enfants innocents qui se pointaient vers moi : "Le voilà, il est arrivé de l'étranger, les émigrés sont arrivés..."

C'est vrai : je vivais ici, ma vie était ici, mais ma famille était au pays, et mon cœur semblait constamment naviguer de l'une à l'autre des deux rives de la Méditerranée. Savoir que vous étiez dans ma vie, et vous retrouver chaque été après onze mois de travail, voilà ce qui me faisait tenir : vous me permettiez de me ressourcer et de faire face à ma vie de solitaire à Paris. Mais, au cours des années, j'ai de mieux en mieux accepté la vie loin de vous et de mon pays. Et cette réalité persiste encore aujourd'hui, sans amoindrir en rien l'amour que j'ai pour vous.

Je réalise aujourd'hui, à 62 ans, que je ne peux pas rentrer définitivement en Algérie. Tout simplement parce que je m'y sens plus étranger. J'ai vécu plus longtemps ici que dans mon pays d'origine. Oui, c'est ainsi, même si la France nous

considère comme des immigrés, la vie ici est supportable. Ce qui me semble insupportable, c'est de comptabiliser ces années d'exil et de penser que je n'existe pour l'Algérie que sous forme de devises. Les passages à la douane me rappellent de mauvais souvenirs. Je n'étais pas libre chez moi, en Algérie. Même quand j'oubliais pour un instant mon statut d'immigré, quelqu'un était toujours présent pour me le rappeler.

Je sais maintenant que le manque de communication, les non-dits ont fait naître des malentendus. Vous avez vécu avec la pensée que, dès que je serai à la retraite, je reviendrai vivre près de vous. C'était tellement évident ! Je vous surprends et je vous choque en ne faisant pas ce que vous attendez, ce qui vous semble le devoir filial d'un père envers ses enfants, ou le devoir d'un citoyen envers son pays. Sachez que je suis moi-même surpris de vouloir demeurer en France : aujourd'hui, je ne peux pas dire adieu à ce pays comme ça. Vous voyez comme ces sentiments sont éloignés de mon projet initial !

Je ne vois plus la France comme je la voyais au début de mon exil, et mes sentiments aussi ont changé, passant de la douleur au début à un certain bien-être. C'est un pays d'accueil où vivent différentes nationalités, un pays qui ne tient pas rancune et auquel je me suis attaché. Aujourd'hui, je suis bénévole dans plusieurs associations ici, j'essaie de me rendre utile pour les causes qui me semblent importantes. Mes centres d'intérêts et mes activités ont grandi avec moi, durant tout le temps que je passais ici, et je n'ai aucune envie de les abandonner maintenant, pour repartir en Algérie.

Comme nous parlions peu, nous nous confions peu, ce malentendu fait beaucoup de mal. Des larmes coulent. Mon cœur a souvent été serré alors que j'écrivais cette lettre. Et pourtant, j'ai soif de faire tomber les masques, de vous parler d'adulte à adulte, et pas seulement de père à enfant. Je suis certain que votre mère et vous m'avez caché certains événements pour me préserver sans doute, ou parce que la distance instaure de la réserve, du silence. Aujourd'hui, il est grand temps de rompre ces silences, et je suis curieux de connaître l'histoire, ou les histoires, que je ne connais pas, votre vie à vous. C'est en écrivant cette lettre que ce constat, si évident pourtant, m'a sauté aux yeux.

Aussi, mes très chers enfants, voici ce que je voudrais vous dire :

Vous êtes majeurs aujourd'hui, et chacun de vous a son chemin à suivre. Soyez des parents qui prennent soin de leurs enfants, inquiétez-vous de leur avenir et assurez leur bien-être. Mais aussi, et surtout, ne vous oubliez pas dans leur éducation car il vaut mieux exister pour soi avant de vivre pour les autres.

Jeune exilé, mon pays était l'Algérie. Vieil immigré et digne monsieur aujourd'hui, je sais que la réalité est plus compliquée. Je suis d'ici et d'ailleurs, et mon "chez moi" est là où je me sens le mieux. Aussi, trouvez votre "chez vous" ; sentez-vous libres, ne tracez pas de frontières dans vos esprits et profitez de chaque lieu comme si vous y étiez pour toujours ; ne vous sentez pas de passage, et profitez intensément de chaque endroit.

Les pères immigrés, venus d'Algérie ou d'ailleurs, avaient des devoirs. Ils s'y sont tenus. Ils avaient grandi dans la culture du sacrifice au nom de la solidarité familiale et ils ont en quelque sorte sacrifié leur personne pour subvenir aux besoins de leur famille. J'ai vécu ici pour vous. Aujourd'hui, j'ai envie de penser à moi et à

celle qui partage ma vie, de loin, votre mère, et de songer à des jours meilleurs pour nous. J'ai envie de profiter de la retraite, de voyager, de découvrir le monde. De faire des choses que je n'ai jamais pu faire.

Mes chers enfants, je vous souhaite du bonheur et une belle vie. Je serai toujours proche de vous. Je suis fier de vous.

Votre père qui vous aime

(retranscrit par l'animateur à partir d'un récit oral)

"Lettre à..." 2005 : Prix Réflexion, transmission

Gabrielle, 95 ans, Dieulefit (26)

Vous

Ah, ma petite dame, que puis-je vous dire, si ce n'est que je suis bien dans mes nuages. Mes nuages où il fait bon vivre. Où le monde est beau vu d'en haut. Mes chers nuages où je retrouve ceux que j'aime. J'ai hâte d'y aller car là-haut, on m'attend...

"Lettre à..." 2005 : Prix Témoignage de reconnaissance et d'affection

Paule, 73 ans, Ivry (94)

Cher Saint-Pierre

Je vous écris pour vous demander des nouvelles de mon ami Maurice que, je suis sûre, est chez vous car c'est un homme trop valeureux pour qu'il se soit perdu ailleurs. Maurice était le compagnon de ma vie. Je sais qu'il est chez vous bien que quand je lui disais "quand tu seras au ciel", il me répondait "je ne serai jamais là-bas car mes copains seront ailleurs et je m'ennuierai sans eux". Il nous disait aussi "quand je ne serai plus là et que vous penserez à moi, ne m'apportez pas de fleurs, ouvrez plutôt une bonne bouteille".

Je sais que Maurice n'était pas toujours très sage mais il avait de bonnes raisons de ne pas l'être.

Oui, un jour, deux cars de CRS sont venus l'arrêter. Ce qu'on lui reprochait, c'était de pousser les cheminots à faire grève (en effet, Maurice avait de grandes responsabilités syndicales). Quand il reparlait de cet épisode il disait "ils m'ont fait beaucoup d'honneur, je n'en demandais pas tant". Résultat, Maurice a été viré mais il était sûr de son bon droit et il avait raison. En effet, sous le gouvernement Mitterrand, Maurice a été réintégré, d'ailleurs ce jour-là, beaucoup de monde était présent : le journal l'Eclair, la télé, un membre du gouvernement et tous les camarades cheminots de Maurice qui avaient participé avec lui à la bataille du rail, épisode connu de la Résistance.

Il n'y a pas qu'à mes yeux que Maurice était un "grand homme". Oui, mon fils, issu d'une précédente union, le considérait comme son père ; quand Maurice faisait des

écrits, il gardait tous les brouillons tellement il était fier de lui. Maurice avait eu de son côté trois enfants, deux fils et une fille, Annick. Il adorait Annick et je crois qu'il ne s'est jamais remis de son suicide surtout que les deux fils de Maurice se sont comportés comme des goujats pour l'enterrement (ils ne voulaient pas que mon nom apparaisse sur le faire-part alors que j'étais avec leur père depuis plusieurs années). Enfin, l'histoire s'est réglée et on va dire que cela fait partie des aléas de la vie.

Revenons-en, mon cher Saint-Pierre, à mon ami Maurice. Oui, il avait son caractère, une vie bien remplie et j'avoue que j'aurais aimé l'avoir un peu plus avec moi. C'est vrai que parfois je lui faisais quelques remarques telle que "tu sais que tous les autres offrent des fleurs à leur compagne", ce à quoi il répondait "ah les bonnes femmes". Mais deux ou trois jours plus tard, il arrivait avec une petite fleur défraîchie. Je lui disais "elle a soif ta fleur" et il répondait "alors on est deux". Et quand je lui demandais d'où elle venait, il me répondait honnêtement qu'il l'avait piquée dans un parterre de fleurs du jardin de la mairie. De toute façon, le maire venait très souvent boire un petit café chez nous alors...

Il n'y a pas à dire, on était bien ensemble. Tout ça s'est arrêté il y a neuf ans. Maurice a été enterré à Vitry-sur-Seine. Ce jour-là, il y avait un monde fou, parce qu'on ne pouvait que l'aimer Maurice. Son enterrement a quand même été très douloureux pour moi. En effet, en plus de l'avoir perdu, il y a eu une dispute concernant le lieu où il devait être enterré. Ses deux fils voulaient qu'il soient enterré avec son ex-femme, son gendre (le mari d'Annick) proposait qu'il repose auprès d'Annick. Je ne me suis opposée à rien, c'était à eux de choisir. Il a donc été enterré avec son ex-femme. De toute façon, cela n'avait pas plus d'importance que ça finalement, je savais que nous nous aimions où que son corps soit.

En tout cas, cher Saint-Pierre, je ne sais pas si Maurice est chez vous, mais si c'est le cas, prenez soin de lui, s'il vous plaît, en attendant que je le rejoigne.

"Lettre à..." 2005 : Prix Confiance

Anne, 61 ans, Paris (75)

Ma chère Maman,

Désespérée tu fus
Quand ivre de joie je t'ai annoncé mon bonheur d'être aimée
Que je comptais l'épouser
Qu'en blanc j'allais me marier
Faire une fête à tout casser
Sans bien sûr pouvoir te convier.

Désespérée tu fus
Quand resplendissante au plus beau jour de ma vie
A la mairie tu es venue pour t'assurer
Qu'il n'avait pas deux ou trois femmes voilées à ses côtés
Quelques petits Arabes à nourrir dans la Casbah d'Alger.

Désespérée tu fus
Quand dans ton appartement de treize pièces richement installée

*Tu m'as vu vivre dans une petite chambre carrée
Sans eau ni commodités, tout juste l'électricité
Un lit, une armoire, pas le moindre bidet.*

*Désespérée tu fus
Quand je t'ai annoncé ma joie de bientôt être Maman
Puis tout simplement quand je suis partie pour l'accouchement
Tu t'es précipitée à la clinique pour vérifier
Que rien ne manquait à cet enfant
Bras et jambes étaient en nombre suffisant.*

*Désespérée tu fus
Quand je n'ai pu m'empêcher de te dire que j'allais donner
Une jolie petite sœur à mon aînée
Ces mots alors prononcés resteront à jamais gravés :
"C'est mieux que d'apprendre un décès".*

*Désespérée tu fus
Lorsque j'ai choisi d'avoir mon troisième enfant
J'ai alors attendu sagement l'accouchement
Et si j'avais pu je te l'aurais caché jusqu'à ses 18 ans.
Mais je t'aime tant et si désespérément, ma chère Maman.*

"Lettre à..." 2005 : Prix Ecriture

Georgette, 83 ans, Chambéry (73)

*An 2005, tu me vois devenue vieille et presque aveugle.
Je ne peux plus lire ni écrire à la main.
J'ai gardé de mon ancien métier l'habitude d'écrire à la machine. Mais mes doigts
déformés m'empêchent de taper correctement.
J'ai la chance d'avoir à Chambéry, l'Association Valentin Haüy où j'apprends le
Braille.
Ecrivain amateur, je vous envoie la dernière poésie que j'ai écrite.
Excusez mes difficultés à écrire.
Je vous prie de recevoir mes meilleures salutations.*

CLAIR-OBSCUR

*Dis-moi, toi qui vois clair,
Fait-il nuit, fait-il jour ?
Et ce parfum dans l'air
Durera-t-il toujours ?*

*Le soleil est superbe
Sur tes joues qu'il effleure,
Eveillant dans les herbe
Tous les parfums des fleurs.*

*Et les vieux éléphants
Près des arbres ombreux,
Pour les voir, les enfants
Sont-ils aussi nombreux ?*

*Ils sont là, admirant,
Ils seront là encore,
Les petits et les grands
Animant le décor.*

*Je voudrais tout savoir,
Les annonces, les avis,
Comme si je pouvais voir,
Avec les yeux en vie.*

*Ce que tes yeux ignorent,
Je vais bien te le dire,
Pour qu'ils revoient encore
S'imaginant tout lire.*

*L'espoir est de retour,
Le goût de vivre aussi,
Mes yeux rêvent de jour,
Et je te dis Merci.*

"Lettre à..." 2005 : Prix Spécial

Alice, 102 ans, Saint-Etienne-du-Rouvray (76)

Madame,

Je perds pas la tête, je perds pas la tête, je ne perds pas la tête.

Je me souviens bien de tout, je ne perds pas la tête.

J'ai eu 102 ans.

Cela fait 26 ans que je suis ici, bien contente d'y être, je me suis toujours plu ici.

Je ne marche plus, je ne vois plus et n'entends presque plus,

Mais je suis contente d'être toujours là.